

Jun-Juillet 1938

n° 5

le numéro : 2 fr.

REVISION



REVUE D'ÉTUDES RÉVOLUTIONNAIRES

SOMMAIRE

EDITORIAL

LA MISSION DU PROLETARIAT (J. COFFINET).

L'ÉCOLE LAÏQUE ET RÉPUBLICAINE

(Ch. CARLIER).

LE SACRIFICE D'ABRAHAM (Luc DAURAT).

LE MOUVEMENT SOCIAL

QUELQUES LIVRES

ÉDITÉE PAR UN GROUPE DE JEUNES RÉVOLUTIONNAIRES

REVISION

REVUE MENSUELLE D'ETUDES REVOLUTIONNAIRES

CONDITIONS D'ABONNEMENT

FRANCE - ALGERIE - COLONIES		EXTERIEUR	
Six Numéros	10 francs	Six Numéros.	13 francs
Douze Numéros	18 francs	Douze Numéros	24 francs

Adresser la correspondance concernant la Rédaction et l'Administration à : « REVISION », 11, rue Jean-de-Beauvais, Paris-5°
Compte chèque postal Paris-218923

AIDÉZ-NOUS

1. Versez-nous une cotisation mensuelle de soutien (10, 20, 50, 100 francs). Vous serez remboursés par un nombre correspondant de numéros. Vous deviendrez les coopérateurs de cette revue.
2. Abonnez-vous. Faites-nous des abonnés.
3. Remboursez-nous en timbres-poste, mandats, etc., le ou les spécimens qui vous seront adressés pour essai.

ECRIVEZ-NOUS !

NOTE DE LA REDACTION

REVISION tend à permettre aux jeunes révolutionnaires d'exprimer leur opinion sur les événements sociaux actuels, de formuler les résultats de leurs recherches sur certains phénomènes jusqu'à présent négligés, d'analyser des situations nouvelles -- en un mot de prospecter les domaines de la science révolutionnaire mal connus ou considérés tabous par les pontifes officiels.

Ce sont là des tâches lourdes.

Nos forces, nos moyens, nos connaissances sont modestes. A l'occasion, les résultats de nos efforts pourront paraître réduits par rapport à nos ambitions. Mais cela nous paraît préférable à un conformisme tranquille, stérile et faux.

Par ailleurs, chaque fois que la nécessité s'en fera sentir, nous nous adresserons aux militants révolutionnaires à qui l'expérience, ou l'étude, a permis de fouiller une question déterminée avec honnêteté et objectivité. De même, des essais, venant d'hommes liés aux mouvements réactionnaires, seront publiés quand ces essais jetteront quelques lueurs sur des problèmes qui nous inquiètent.

Tout ce matériel, toute cette documentation seront utiles à notre entreprise, mais ne nous lieront pas.

Nous ne nous refusons pas d'aller à l'école, mais nous refusons de nous contenter de l'enseignement officiel.

UNE RÉVOLUTION NÉCESSAIRE

Il faut se demander combien d'expériences seront encore nécessaires pour tuer l'idée du parti-messie chez les militants révolutionnaires.

La décomposition et la trahison des partis existants s'étalent tous les jours, et les dupés d'hier ne songent qu'à une seule chose : en rebâtir un nouveau, qui, cette fois, échappera à toutes les tares des précédents.

Cette conception pourrait se défendre si ses partisans se montraient réservés et prudents, mais il semble, au contraire, que plus les faillites s'accumulent, plus ils idéalisent leur mythe.

Un psychanalyste pourrait expliquer ce curieux phénomène, mais il ne faut pas fouiller longtemps pour s'apercevoir que le patriotisme d'organisation pourrit les rares groupes ou individus qui conservaient la tête froide.

Il n'est pas un parti, ligue ou tendance qui ne cache en son sein les tares dénoncées chez les adversaires. Partout, les oligarchies et les bureaucraties agissent au nom des adhérents trompés, en bafouant les principes dont la défense et la propagation leur assurent le pouvoir.

Semblable situation n'aurait rien de bizarre si les cocus d'en bas ne s'en faisaient les apôtres et les laudateurs.

Profiteurs et dupés font le front unique pour déclarer qu'il y a des vérités publiques et des vérités pour initiés, les dupés prenant une hypothèque sur leur ascension au grade d'initié. Au total, les luttes sociales se mènent suivant une tactique qui nécessite une clef ou un code pour devenir compréhensible.

En fin de quoi les stratèges politiques et syndicaux s'étonnent un beau jour de la disparition des effectifs, ou se trouvent atterrés par une réalité plus forte que leurs calculs à la petite semaine.

Le révolutionnaire qui appelle les choses par leur nom et essaie de retrouver ses yeux de débutant devient suspect. La question : « Par qui est-il payé ? » fait aujourd'hui partie de l'arsenal des arguments socialistes.

Il serait temps, pour le mouvement ouvrier, de se prêter à un traitement de désintoxication.

Il serait temps, pour les militants des J.E.U.N.E.S, de dire publi-

quement que leur leader Jean Nocher est un dangereux rigolo. Ce qu'ils pensent tous.

Il serait temps, pour les socialistes révolutionnaires, de dénoncer dans leurs propres rangs les tares qui furent à l'origine de la dégénérescence de la S.F.I.O. La social-démocratie n'est pas que dans les programmes.

Il serait temps, pour les trotskystes de tous les pays, de parler du Trotsky de Cronstadt, et pas seulement du Trotsky créateur de l'Armée rouge.

Il serait temps pour les anarchistes de montrer la même sévérité envers leurs politiciens qu'envers les politiciens avoués.

Il serait temps de dire ce que l'on pense et de penser ce que l'on dit.

Première révolution à accomplir chez les révolutionnaires.

REVISION.



A LIRE

L'article de J.-P. Finidori : Le Massacre de Tunis, apothéose de l'impérialisme français, dans **la Révolution prolétarienne**, n° 273, du 25 juin.

Une dénonciation documentée et courageuse des exactions de l'impérialisme français en Tunisie et de la trahison et de l'inconscience des milieux syndicalistes et révolutionnaires français ; une étude impartiale sur les mouvements destou-riens ; la vérité sur les derniers événements tunisiens et sur l'ignoble répression militaire, tue -- et même applaudie -- par les milieux dits révolutionnaires : syndicalistes, communistes et socialistes.

Un article de A. Ciliga sur les luttes sociales en Russie soviétique : **Sozialistische Warte** (publ. I.S.K.), N° du 6 mai 38. (R. Gerberon, B.P., 3, Hôtel des Postes, Paris R.P.).

L'étude de Styrn-Hayr sur « L'organisation de la défaite en Espagne » : **La Révolution prolétarienne**, N°s des 10 et 25 mai 38 (54, rue du Château-d'Eau).

Aveux à Moscou. (Tirage à part d'un article de Boris Souvarine paru dans « La Vie Intellectuelle »). Une analyse nette et concise des « pourquoi » de l'attitude des accusés. Un cruel et nécessaire dégonflage des explications psychologiques, ethniques et autres fantaisies.

Une réponse de Jean-Jacques : « Union sacrée ou défaitisme » à quelque quatre années de « **Que Faire ?** » du camarade Ferrat. (**Que Faire ?**, « revue marxiste », mensuelle, mai 1938, 15, rue du Petit-Pont, Paris-5°.)

La mission du prolétariat

C'est Marx qui a donné la vie à la conception d'une mission du prolétariat, conception un peu mystique mais à laquelle il sut attacher une application rationnelle qui parut longtemps incontestable. La société actuelle étant divisée en deux classes principales, violemment opposées, la bourgeoisie et le prolétariat, le développement de la première a pour résultat l'augmentation du nombre et de la cohésion des prolétaires. « A mesure que diminue le nombre des grands capitalistes... on voit augmenter la misère, l'oppression, l'esclavage, la dégénérescence, l'exploitation, mais également la révolte de la classe ouvrière qui grossit sans cesse et qui a été dressée, unie, organisée, par le mécanisme même du procès de production capitaliste. » Dans le même temps le monopole du capital gêne de plus en plus le mode de production qui s'est développé avec lui et par lui et devient l'entrave du progrès technique. Hégélien, Marx déduit hardiment de ces différentes constatations que le prolétariat est l'antithèse du capital et que de sa révolte sortira la nouvelle synthèse sociale, autrement dit que le prolétariat est chargé par le mouvement de la société de délivrer les forces productives arrêtées dans leur progrès, « d'exproprier les expropriateurs ». Comme le régime féodal le fit autrefois la bourgeoisie arrête aujourd'hui le développement des forces productives ; comme la bourgeoisie les libéra par la subversion du régime féodal, le prolétariat, à son tour, servira le progrès par la subversion du régime capitaliste.

Cette conception suppose d'abord une foi implicite mais profonde en un progrès technique continu et illimité et la croyance à l'unité des intérêts du mouvement ouvrier et de ceux de la culture humaine. Le progrès technique doit s'entendre des modifications techniques qui améliorent le rendement humain, celles qui permettent, avec moins de travail, de produire autant ou plus d'objets utiles. En ce sens il n'est pas douteux qu'il serve les intérêts de la culture puisque celle-ci ne s'améliorera d'une manière décisive que dans la mesure où les possibilités pour chacun d'utiliser et de développer ses aptitudes personnelles seront augmentées. Accepter la conception d'une mission historique du prolétariat c'est donc juger que le prolétariat, de par sa fonction sociale, son nombre, sa conscience, non seulement s'emparera du mode de production capitaliste mais aussi qu'après l'avoir débarrassé de l'hypothèque capitaliste et de ses résidus il pourra l'utiliser pour favoriser la liberté et par conséquent la culture humaine.

*
**

Marx s'appuyait sur le fait constaté que les anciennes classes moyennes, ruinées par la centralisation du capital, augmentaient le nombre des prolétaires en même temps que ceux-ci subissaient une aggravation de leurs conditions de vie. Si l'on entend par prolétaires les travailleurs

libres politiquement mais entièrement dépouillés, ne possédant que leur force de travail, qu'ils doivent vendre pour obtenir des moyens de subsistance, il est bien exact que les prévisions de Marx ont été entièrement justifiées par le temps. Le nombre des salariés va augmentant. Les moyens de production sont la propriété de monopoles de moins en moins nombreux. Mais si l'on entend par prolétaires les seuls ouvriers industriels, comme c'est le cas le plus fréquent, alors il faut reconnaître que la prévision marxiste a cessé d'être juste depuis pas mal d'années et que le nombre des prolétaires n'augmente plus ou diminue.

C'est que le même mouvement de centralisation du capital, en augmentant le nombre des salariés, développait aussi la division du travail et augmentait la spécialisation des travailleurs. Le développement des moyens de transport, des entreprises commerciales, du crédit, des assurances, des entreprises publiques, etc..., a suivi les progrès de l'industrie. Pendant que diminuait le nombre des entrepreneurs individuels, celui des employés, techniciens, fonctionnaires de toutes sortes se multipliait. Par opposition aux propriétaires des moyens de production il peut être parlé d'un prolétariat en faux-col ou d'un prolétariat agricole. Ce serait une erreur de les confondre avec le prolétariat industriel qui n'a ni les mêmes conditions de vie ni les mêmes réactions.

C'est ce qu'a fort bien montré Henri de Man en baptisant de « nouvelles classes moyennes » ces groupes de nouveaux salariés. Il en fait néanmoins des classes anticapitalistes. Peut-être. Mais l'erreur commune est de confondre anticapitalisme et socialisme. Le socialisme n'est pas la qualité de n'importe quelle organisation collective. Le socialisme, il est grand temps de le rappeler, c'est une revendication de justice sociale et un espoir de libération humaine.

Marx avait aperçu les premières conséquences de la division du travail purement technique. « A côté de ces classes principales, (d'ouvriers) il y a un personnel peu nombreux, chargé du contrôle et de la préparation de toute la machinerie, ingénieurs, mécaniciens, menuisiers, etc. Ceux-ci constituent une classe supérieure, composée de savants et d'hommes de métiers... » Il avait aussi insisté à plusieurs reprises dans *Le Capital*, sur la séparation de la fonction et de la propriété du capital. Mais ce n'est que longtemps après lui qu'il a été possible de se rendre compte que se développait un esprit technicien tout à fait différent de l'esprit prolétaire. Dans ses *Réflexions sur l'économie dirigée*, H. de Man écrit que « l'homme dont la fonction est d'organiser la production est naturellement porté à exalter cette activité par rapport au rôle, qu'il considère volontiers comme subordonné ou même comme parasitaire, du détenteur de capitaux ou du spéculateur ». Il est même porté à vouloir étendre cette activité à l'extérieur de la fabrique. Le congrès de la *Taylor Society*, décembre 1930, dans son nouveau programme de revendications demande « l'application des principes d'organisation scientifique développés et expérimentés dans l'entreprise individuelle à l'économie comme telle, considérée comme une grande entreprise, dans laquelle tous les membres du monde économique sont ensemble ouvriers et actionnaires ». Mais ces techniciens ne se séparent pas seulement des propriétaires de capitaux ; chargés de travaux d'organisation ou de direction ils ont une tendance naturelle, fonctionnelle, à considérer les ouvriers comme des manœuvres qu'il est possible et même moral, « dans l'intérêt de tous », de manier et d'utiliser rationnellement, le seul critère de leur travail se trouvant être l'*efficiency*. Ils subissent la déformation de tous ceux qui détiennent une parcelle du pouvoir. Dans leurs bureaux d'étude ou de direction ils jouent avec la matière hu-

maine aussi abstraitement, aussi inhumainement que l'officier qui dirige de son P. C. les opérations militaires sur un front éloigné. Par la force des choses toute autre considération que celle du rendement leur devient étrangère. Ils sont même prêts à concéder que chacun, l'ouvrier et le manoeuvre comme le technicien joue un rôle utile dans la société mais ils tiennent à ce que chacun ne joue que ce rôle et reste à sa place. Personne n'est plus antidémocratique qu'un technicien. « Comment permettre qu'un manoeuvre vienne se mêler de choses qu'il n'entend pas, qu'il ne peut pas entendre, faute des études, des longues études nécessaires ? » Et il faut reconnaître que, dans la division du travail telle que le mode de production l'a développée, la séparation des travaux intellectuels et manuels s'est faite de plus en plus profonde.

Les fonctionnaires participent à cet état d'esprit dans la mesure où ils prennent conscience de leur rôle d'organisation et de direction dans l'Etat moderne et de la supériorité que leur donne leur savoir — je ne dis pas leur culture — sur la masse primaire des manoeuvres.

Les employés de commerce et les ouvriers agricoles nécessiteraient une étude plus détaillée et fouillée ; il suffit ici de constater que ces nouveaux salariés se séparent nettement par leurs goûts, leurs besoins, leur mentalité, du prolétariat industriel.

A l'intérieur du prolétariat industriel lui-même, un autre phénomène a introduit une différenciation profonde : le chômage permanent. Tant que l'armée industrielle de réserve n'a été constituée que de chômeurs momentanés, comme sa qualification l'indique bien, car une réserve est faite pour y puiser à mesure des besoins, le chômage n'a eu d'autre résultat que d'abaisser le niveau des salaires par la concurrence sur le marché du travail. Mais dès l'instant que les chômeurs deviennent pour une large part des sans-travail permanents et sans espoir il se forme à côté de la mentalité de l'ouvrier une mentalité fort différente, voire même opposée. Et plus les années passent moins les chômeurs sont composés d'anciens ouvriers. Les membres ruinés des anciennes classes moyennes, ou les sans-travail des classes libérales, intellectuels ou artistes, ou les techniciens sans emploi, ne se prolétarisent plus : ils viennent directement grossir la masse des chômeurs. Les jeunes gens sortant de l'école demeurent souvent inactifs. Le capitaliste qui, il y a un siècle, faisait travailler les enfants au sortir du berceau ne sait plus aujourd'hui leur assurer du travail quand ils arrivent à l'âge adulte. Ainsi est créée peu à peu une masse de déshérités, coupés du travail et de l'action, que le désespoir fataliste mettra à la merci du premier mirage démagogique mais rendra incapable de parvenir à une conscience sociale progressive.

Une autre différence se marque entre ouvriers des grands monopoles et ouvriers des moyennes et petites entreprises, incapables dans la plupart des cas d'assurer le respect des lois sociales sans travailler à perte. Les grands monopoles étant les principaux fournisseurs de la défense nationale, la formidable accélération des fabrications de guerre accentuera encore cette différence, en assurant des surprofits qui permettront des sursalaires.

Loin d'égaliser la condition ouvrière, comme le prévoyait Marx, la marche en avant du capitalisme n'a cessé de développer une division du travail social *organique*, c'est-à-dire augmentant les différences individuelles par la spécialisation.

* *

Si le prolétariat n'augmente plus, s'il se divise en groupes discordants, il semblerait qu'au contraire la foi en un progrès technique continu et

illimité ait pu être renforcée par les prodigieuses acquisitions de la science moderne. Il suffit d'évoquer les immenses réalisations industrielles des deux mondes pour être convaincu de la puissance du génie constructif de l'homme et de considérer le rythme accéléré des découvertes et de leurs applications pour être persuadé qu'il n'y a pas de raison apparente de prévoir un arrêt, sinon celui qu'apportent les crises périodiques provoquées par les désordres capitalistes. Ainsi, il est tout naturel de penser que Marx avait raison de prévoir un conflit entre le développement des forces productives et le capitalisme. « A un certain degré de maturité la forme historique (du procès de travail) déterminée fait place à une forme plus élevée. On s'aperçoit que le moment d'une telle crise est venu dès que s'accroît la contradiction et l'opposition entre les conditions de répartition et par suite la forme historique déterminée des conditions correspondantes de production d'une part, et d'autre part les forces productives, la capacité de production et le développement de leurs agents. Il s'établit alors un conflit entre le développement matériel de la production et sa forme sociale. » Mais des doutes sont venus sur l'exactitude de cette conception.

Le développement des forces productives tend, en augmentant la productivité du travail, à augmenter la quantité d'objets utiles produits dans un même temps de travail. D'où est venue la revendication de la diminution de la durée du travail. Pourtant un examen plus attentif montre qu'on s'est souvent trompé sur les économies de travail apportées par l'introduction des machines automatiques, puis de l'énergie électrique : on ne regardait que la diminution des ouvriers au sein de l'usine transformatrice on ne voyait pas l'augmentation correspondante de techniciens, d'employés, de fonctionnaires, d'intermédiaires à tous les échelons, que nous montrent si bien les statistiques d'ensemble.

On ne considérait pas non plus que le mode de production d'aujourd'hui a entraîné le besoin de la vitesse dans les relations entre groupements humains. Rien de plus coûteux, en travail humain, que la vitesse. Pour doubler une vitesse donnée, ce n'est pas deux mais quatre, ou huit fois plus de travail qu'il faut. Des questions de prestige personnel ou national s'en mêlent. L'accélération de la vitesse est préférée à l'augmentation du matériel, moins gaspilleuse des forces humaines quand elle est possible.

Sans compter que le même progrès technique, en mettant entre les mains d'hommes de moins en moins nombreux la propriété d'entreprises de plus en plus gigantesques, de plus en plus hors de proportion avec les capacités humaines, a provoqué de nouveaux gaspillages, par impossibilité d'assumer des charges réellement écrasantes, et par la prodigalité qui accompagne toujours une certaine grandeur dans les entreprises humaines. On a trop oublié que tout achat représente le résultat d'un travail quelque part dans la société et que toute dépense inutile est du travail exécuté en pure perte, du travail qu'il aurait mieux valu économiser, dans une société mieux organisée, parce que du travail inutile c'est des loisirs perdus. Il faudrait écrire un éloge de l'avarice.

Julius Dickmann a signalé dans ses intéressantes études sur la production capitaliste que l'introduction imprudente des inventions nouvelles dans la production pouvait avoir pour conséquence une perte et non une économie de travail pour la société. Il suffit que la quantité de travail incorporée aux moyens de production de l'ancien outillage dépasse la quantité de travail épargné par les nouvelles machines pendant le temps que les moyens de production devenus inutiles et sans valeur auraient pu fonctionner. « Plus on part d'une technique avancée, autrement dit

plus les investissements consacrés à la production des machines de l'ancien type sont importants, et plus il faut de temps, bien entendu, avant que le fonctionnement plus économique du nouveau outillage puisse, une fois compensée la perte causée par l'introduction de cet outillage, être considéré comme un gain pour l'ensemble de la production. Et si, dans l'intervalle, on fait une nouvelle invention qui remplace le type de machine nouvellement introduit par un autre encore plus productif, alors la première invention n'arrive même jamais à jouer son rôle en épargnant du travail pour l'ensemble de la société. » Comme le dit Dickmann, ces remarques sont en tout cas bonnes à rafraîchir l'enthousiasme que l'on éprouve en général pour le progrès technique et rappellent utilement que le progrès ne signifie pas par lui-même un progrès économique et ne conduit pas nécessairement à une extension de nos possibilités d'existence. Beaucoup de difficultés qui paraissent venir du régime capitaliste lui-même appartiennent en fait aux innovations de la technique moderne et reparaitraient aussitôt dans un régime socialiste.

La possibilité d'un accroissement continu de la productivité du travail est elle-même en question. A mesure que la productivité du travail augmente, s'accroissent les travailleurs occupés à entretenir, réparer et reproduire les moyens de production et de subsistance et diminuent les travailleurs qui peuvent être employés à produire des moyens de production et de subsistance *en excédent* qui permettront un élargissement futur de la production, inséparable d'une amélioration nouvelle de la productivité. Chaque nouveau progrès diminue la possibilité, dans l'état actuel des choses, d'un progrès futur. Il ne peut pas être question d'un progrès continu et illimité mais au contraire d'un progrès de plus en plus difficile, de plus en plus limité pour finalement devenir une régression. Le progrès technique n'a pas visé à produire le même nombre d'objets avec moins de travail mais à produire plus d'objets avec le même travail. Ce qui me fait dire que, l'amélioration de la productivité est inséparable de l'élargissement de la production, D'où la nécessité des marchés extérieurs. La production d'objets simplifiés et unifiés dépasse la capacité réelle d'absorption du marché national. Il y a, certes, des causes venant du capitalisme lui-même, mais il y a aussi des causes techniques. Le socialisme, s'il prenait la suite technique du capitalisme, se trouverait devant la même nécessité impérialiste de lutter pour la possession des marchés extérieurs, Marx dit bien qu'à mesure que la force productive se développe elle entre en conflit plus aigu avec les fondements étroits des rapports de consommation. Mais il est évident qu'il pense que ce conflit n'aurait pas lieu si la consommation n'était pas limitée par la nécessité implacable des lois capitalistes. Or, il est non moins évident aujourd'hui qu'entre forces productives et consommation il y a un conflit qui n'est pas de source capitaliste mais technique. Il vient de ce qu'on n'a pas cherché à travailler moins, mais à produire plus.

Il est possible de supposer une meilleure utilisation du génie humain ? Peut-être, mais il n'en reste pas moins que nous nous trouvons devant un énorme appareil producteur aussi pesant qu'inutile et qu'il n'est plus possible d'améliorer la condition humaine qu'au prix d'un changement radical des conceptions et des méthodes utilisées pour le renouvellement de l'appareil producteur, au contraire de ce qui était prévu par Marx.

Ce qui a fait illusion c'est qu'une avance considérable a permis aux vieux pays capitalistes de vivre aux dépens des pays moins évolués. Nos masses travailleuses ont bénéficié, pour une certaine part de l'exploitation des peuples coloniaux ou en retard. Toute la technique moderne

est basée sur cette exploitation. Mais, maintenant que l'avance de certains pays est perdue, maintenant que les exploités d'hier se dressent en concurrents, que va-t-il se passer ?

Le schéma marxiste d'une progression continue des forces productives, arrêtée aujourd'hui par le capitalisme, libérée demain par le socialisme ne résiste pas à l'examen de l'observateur non prévenu. La technique dont le socialisme s'est montré si jaloux pendant cinquante ans et si pressé d'en avoir la direction, a dilapidé les ressources naturelles de la terre et gaspillé le travail humain. Du point de vue humain, qui devrait toujours être le point de vue socialiste, l'appareil producteur capitaliste ne peut plus servir de base à un nouveau progrès ; pour aller de l'avant il faudrait trouver une technique de production radicalement différente.

La progression du prolétariat en nombre et en cohésion a été arrêtée et remise en question par l'évolution des méthodes de production ; le progrès technique continu et illimité que devait libérer la révolte du prolétariat grandissant se révèle lui-même comme illusoire et comme menant à l'appauvrissement de la communauté humaine ; pour justifier la mission du prolétariat il ne reste que la notion plus intuitive de l'identité des revendications ouvrières et de la cause de la culture. Beaucoup de camarades, et des meilleurs, gardent un attachement sentimental aux ouvriers, en raison du passé héroïque du prolétariat industriel, par sympathie naturelle pour les exploités et par mépris pour le bourgeois, par révolte contre tout ce qu'il représente de conformisme repû, de sottise cruelle et d'inhumanité intéressée. La question est de savoir si les ouvriers sont demeurés ce qu'ils étaient, c'est-à-dire s'ils représentent encore le non-conformisme, l'élément critique dans la société. D'autres, après Jaurès et de Man, pensent que les ouvriers n'ayant aucun privilège social, leur unique privilège est de n'avoir jamais besoin du mensonge, et que par conséquent la cause de la classe ouvrière est celle même de la culture. Mais des catégories d'ouvriers sont privilégiées par rapport à d'autres, toute la classe ouvrière des vieux pays capitalistes est privilégiée par rapport aux travailleurs des pays en retard et des colonies et le mensonge n'a jamais été si employé, si massivement et systématiquement utilisé que par une des organisations les plus influentes de la classe ouvrière.

Moins les hommes auront besoin de travail nécessaire pour vivre et se reproduire normalement, moins ils auront besoin du mensonge et plus ils auront de loisirs, de liberté et de goût pour les recherches désintéressées, les études sans préjugé et les travaux personnels pour cimenter la vie sociale. La cause de la culture et la liberté physique et morale de l'homme sont liées. La cause de la culture est entièrement séparée et opposée de celle des pouvoirs, quels qu'ils soient. Il y a opposition irréductible entre le pouvoir et la culture. L'un ne cherche qu'à gouverner, l'autre qu'à libérer les hommes. Il y a une malédiction réelle sur les fonctions de gouvernement, de par la fonction même. Comment des marxistes ne le voient-ils pas ?

Or, le mouvement ouvrier s'intègre de plus en plus, par son mouvement normal, son évolution naturelle, dans l'Etat moderne. Le corporatisme mérite mieux que les réfutations de propagande ; il vient de plus loin qu'on ne le croit généralement et il serait utile de chercher enfin un jour, objectivement, quelle communauté l'unit aux besoins de la technique que nous a donnée le capitalisme et quel rapport existe entre l'organisation militarisée de la production et l'asservissement de la révolte ouvrière.

Maitre disait que la manufacture estropie l'ouvrier et fait de lui une espèce de monstre en favorisant, à la manière d'une serre, le développement de son habileté de détail par la suppression de tout un monde d'instincts et de capacités. « Un certain rabougrissement intellectuel et physique est inséparable même de la division du travail dans la société en général ». Avec l'introduction des machines automatiques cette évolution s'exagère. « La séparation des puissances intellectuelles du procès de travail d'avec le travail manuel et leur transformation en moyens par lesquels le capital s'assujettit le travail, s'opère dans la grande industrie basée sur le machinisme. L'habileté particulière, individuelle de l'ouvrier ainsi dépouillé n'est plus qu'un accessoire infime et disparaît devant la science, les forces naturelles énormes et la masse de travail social qui, incorporées au système mécanique, constituent la puissance du Maître ». La subordination technique des ouvriers crée une discipline toute militaire et supprime l'initiative individuelle.

Cette séparation entre activité intellectuelle et activité manuelle dans le procès de production s'est étendue à l'extérieur, dans les organisations politiques et économiques du prolétariat. Il s'est formé une sélection entre cotisants de la base et techniciens de l'action militante, et les méthodes se sont modifiées en conséquence. Le manœuvre de l'usine est devenu le manœuvre du parti et du syndicat et, en fait, ne participe pas plus à la direction ici que là. La démocratie meurt dans les organisations ouvrières comme elle meurt dans la société bourgeoise. Les organisations sont dirigées par des militants dont les intérêts coïncident avec ceux des techniciens de la production. On pouvait espérer, avant 1936, qu'un mouvement de révolte puissante balayerait les bureaucraties parasitaires. Ce n'est plus permis aujourd'hui. Nous sommes loin d'une classe ouvrière agissant par erreurs redressées et surmontées, sans préjugé et sans dogme, rejoignant la production culturelle du savant désintéressé, uniquement passionné de vérité.

La cause du mouvement ouvrier ne rejoint plus que celle, par l'intermédiaire de ses bureaucraties dirigeantes, d'une sélection de techniciens de toutes espèces, épris d'ordre et d'organisation scientifique, ou prétendue scientifique, mais aussi de subordination hiérarchisée de la société sur le modèle de la production. La classe ouvrière se révèle non comme l'héritière culturelle du passé et l'accoucheuse de l'avenir, mais comme l'appendice manuel d'une société dégénéréscente et condamné avec elle. Sa « mission » disparaît, et il ne peut rester d'espoir que dans l'éternel besoin instinctif de justice, d'égalité et de vérité que seront seuls à représenter les non-conformistes de toutes origines, soumettant la décourageante et complexe situation actuelle à l'implacable critique de l'esprit objectif, pour préparer l'avenir, en attendant les catastrophes inévitables.

J. COFFINET.

AUX ABONNÉS ET AUX LECTEURS

NOUS DEMANDONS :

Aux ABONNÉS, de profiter des vacances pour diffuser REVISION dans les milieux où ils seront ;

Aux LECTEURS, de s'abonner.

Le prochain numéro paraîtra en Septembre.

L'Ecole Laïque et Républicaine

Sans entrer dans le détail de ce que pourrait être une éducation nouvelle, posons dès l'abord que même de l'aveu officiel (professeur Langevin) « les écoles maternelles sont en France les seuls établissements publics d'éducation nouvelle ». L'éducation désintéressée qu'on y donne permet aux enfants de développer sans contrainte, jusqu'à l'âge de 6 ans, leur corps et leur personnalité ; elle suscite la reconnaissance des familles, fait honneur à la France, ne compromet en rien la sécurité de nos dirigeants.

ECOLLES PRIMAIRES

Or, un véritable fossé sépare les écoles primaires des écoles maternelles et les différences de régimes et de méthodes ne s'expliquent par aucune raison pédagogique, mais par une différence de buts et d'ambitions. Alors que l'E.M. vise un but uniquement éducatif, l'enseignement primaire considère l'enfant comme futur être social, négligeant ses goûts et ses aptitudes personnelles. Ce devrait être une règle générale pour les prolétaires que de se méfier des largesses de l'Etat ; nous allons le voir une fois de plus ; l'école primaire, dans son organisation et son fonctionnement actuels, loin d'être un organe d'émancipation prolétarienne est un instrument de domination politique.

Alors que différentes formes de publicité ont appelé l'attention générale sur la réforme scolaire en cours, un état d'esprit enthousiaste et confiant s'était développé dans le personnel enseignant et le public lui-même était porté à la louange vis-à-vis du gouvernement. Pour nous mettre au fait sur l'authenticité du dévouement de l'Etat français à l'éducation du peuple, examinons successivement sa politique financière à l'égard de l'école, les programmes en vigueur, les méthodes qu'il préconise.

LA SITUATION MATERIELLE

De même que l'Etat, en France, gère et contrôle l'éducation du peuple, la politique scolaire est esclave du gouvernement. Malgré l'éloquence des discours ministériels, l'état matériel des écoles n'est pas près d'être amélioré sur l'ensemble du territoire. Certes de belles écoles viennent d'être construites et le plan de grands travaux prévoit d'autres constructions. Cependant le cas est fréquent de départements qui présentent une quarantaine de projets et n'arrivent à en faire subventionner que 2 ou 3. « Dans tous les départements, la création de postes d'instituteurs est réclamée. A ces demandes, M. le Ministre de l'Education nationale répond invariablement aux préfets, aux maires, à ceux qui les lui présentent qu'il ne peut créer de nouveaux postes, faute de crédit » (1). Le même journal nous apprend que l'annulation d'un crédit de 4 millions

a été décidée. En fait, il y a des fuites de crédits. En outre les milliards sont engloutis pour une illusoire et provocante Défense nationale. En période de tension internationale, lorsqu'il est urgent de protéger ou d'accroître les intérêts bourgeois et capitalistes, le peuple fait les frais des budgets militaires et l'école voit se détourner d'elle les crédits. L'Etat, loin de protéger les enfants, condamne l'école comme la classe ouvrière à une vie matérielle médiocre. Quand le pays a un goût de sang, l'école prend un air d'abattoir.

VISITE AUX « MENAGERIES » HUMAINES

Cette restriction étant établie, comment l'école primaire veille-t-elle à l'éducation physique des enfants ?

Les services sanitaires ne fonctionnant que sous une forme fragmentaire et superficielle, il n'y a pas de « sélection » dans le recrutement scolaire. Dans la Seine par exemple 53.000 enfants échappent à la visite médicale. Aucune organisation n'est chargée de déceler les déficients et de les diriger vers des centres de redressement. On ignore que dans presque toutes les classes, les anormaux, les instables troublent l'atmosphère, introduisent l'agitation et la nervosité. Il faudrait que les parents sachent et ne tolèrent plus qu'il existe dans les écoles de petits incendiaires, des kleptomanes, des pervers dont les manies soulèvent les enfants sains de dégoût. Il faudrait que les instituteurs fussent soutenus par la pression publique quand ils réclament la création à la campagne d'internats pour anormaux où leur besoin de mouvement serait orienté vers des travaux de culture ou d'élevage. La nécessité de cette œuvre, reconnue officiellement, a rempli des colonnes de journaux. Mais on parle moins des réalisations : dans la Seine, il n'existe encore que 50 classes de perfectionnement touchant à peine 1.000 enfants. Ne sont d'ailleurs présentés au médecin chaque semaine que les enfants déjà malades, c'est-à-dire lorsque la contamination a déjà pu s'exercer.

D'autre part, examinons l'hygiène scolaire, les bienfaits effectifs de la demi-journée d'éducation physique. Dans la majorité des cas, l'école reste l'école-caserne dont la description est classique. Partout les classes sont surchargées, un très faible pourcentage ayant un effectif inférieur à 45 élèves, une forte proportion s'élevant à 80 élèves. Le dédoublement tant annoncé des classes supérieures à 35 élèves a bien eu lieu, mais c'est dans l'enseignement secondaire, afin, dit M. Jean Zay, « de lui rendre son grand caractère de culture indispensable ». Les enfants du peuple, eux, au détriment de leur santé et de leur éducation continuent à s'entasser dans des locaux de fortune, voire même dans d'insalubres bâtisses qui survivent à leur condamnation officielle parfois vieille de 30 ans ! En province, au fond des campagnes les maisons d'école peuvent crouler sans risque de scandale ; c'est pourquoi les instituteurs émettent le vœu que les inspecteurs puissent établir un état des lieux et intervenir auprès des municipalités ou de la préfecture pour exiger les réparations nécessaires en temps opportun.

La sollicitude du gouvernement est donc plus tapageuse que vigilante et effective. Le régime auquel sont soumis les élèves n'a pas été considérablement amélioré. L'immobilité, le travail de l'après-midi ne sont guère en conformité avec les exigences physiologiques de l'enfant. Pour la première fois cette année la durée des grandes vacances est la même pour les établissements secondaires et les écoles primaires.

La demi-journée de sport, qui cherche à faire figure de bienfaitante révolution, n'est pas suffisamment au point. Alors que son application

nécessiterait un bouleversement scolaire. On veut l'insérer dans la routine d'une vieille organisation. Pratiquement, faute de pouvoir établir des équipes physiques homogènes, de régler l'effort de chaque écolier et de le surveiller, faute de terrains bien aménagés, d'installations de douches, les résultats sont illusoire ou mauvais. Poussière, fatigue, excitation ou discipline militaire, voilà le bilan de cette demi-journée. Enfin, si paradoxal que cela puisse paraître, 5 h. 1/2 d'enseignement sont supprimées par semaine, sans qu'on ait parallèlement modifié les programmes. Donc la mesure n'a même pas pour conséquence heureuse de réduire le surmenage scolaire.

En résumé, l'état matériel et sanitaire des écoles primaires reste médiocre ; seul le bluff démagogique peut faire croire à une amélioration générale. L'administration croit avoir assumé sa tâche quand elle élabore dans ses bureaux une série de mesures, en laissant à ses subalternes le soin de se débrouiller pour les rendre applicables.

SOUS LES VEROUS

A en croire les dernières instructions ministérielles, le système éducatif primaire serait sous le signe du libéralisme. Obéissance passive est la seule expression qui corresponde à la réalité. Nous allons le voir en examinant la situation des instituteurs vis-à-vis de l'administration, celle des élèves vis-à-vis des éducateurs.

LA SOCIABILITE DE L'ECOLE

Les rapports sociaux sont empreints des conventions bourgeoises, de leur formalisme et de leur intransigeance.

L'Administration, qui forme son personnel dans les écoles normales, le tient ensuite en lisière par les barrières de la hiérarchie, le sens du respect. Politesse verbale, formules écrites consacrées sont fort appréciées des chefs. Les inspecteurs ont vite fait d'évaluer le degré de déférence des maîtres qu'ils visitent ; le rapport d'inspection est parfois teinté de cette première impression. On devine quelle prudence, quelle souplesse il faut pour évoluer dans ces cadres sans faire de grabuge. Fonctionnarisme et veulerie vont de pair, car l'administration sait par des brimades ou des sanctions réprimer l'esprit de rébellion. Il faut donc l'audace insolente de l'administration pour oser parler de collaboration entre les divers degrés de l'échelle hiérarchique. Elle compte sur l'obéissance passive, la soumission des instituteurs.

Négligeant leurs opinions personnelles, elle ne craint pas de les associer à ses propagandes chauvines ou autres. Les ordres sont alors enrobés de nauséuses flatteries, de niaiseries sentimentales, montrant assez en quelle estime on tient le menu fretin du personnel, en quelle soumission on entend le maintenir. Citons à titre d'exemple la dernière circulaire de ce genre. Elle comptait sur « la bonne volonté des maîtres à laquelle il n'est jamais fait appel en vain pour aider au succès d'une initiative aussi digne d'intérêt que la journée de la France d'outremer. Cette journée aura pour but de convaincre les enfants de l'importance historique, économique et humaine du fait colonial français ».

Ce genre de collaboration est semblable à celui qui unit le général et le simple soldat à l'ombre du même drapeau. Donc les rapports humains sont faussés, stéréotypés, même au niveau de la classe où ils s'établissent de dirigés à dirigeant. Les directives officielles de 1923, qui décrivent d'une façon idyllique l'attitude réciproque de l'éducateur

et des élèves ignorent tout d'une classe surchargée dans un quartier populaire. Pour garder le calme nécessaire au travail, lorsqu'on ne peut persuader chacun, il faut bien contraindre tout le monde.

Dans son organisation actuelle, ce n'est pas le travail scolaire qui peut suffire à absorber l'activité des enfants. La discipline, imposée de l'extérieur, est donc uniforme, monotone, contraignante. Dans la pratique, l'autoritarisme ne disparaît que dans la mesure où les maîtres font de larges brèches dans l'édifice scolaire ; il ne sera supprimé que le jour où l'on en changera de fond en comble la structure.

Ce régime oppressif tient à ce que la troisième République n'est démocratique et libérale que de nom. Ses appareils administratifs maintiennent le sens de la discipline ; à l'école cette discipline vise moins à fortifier les personnalités qu'à « plier la machine », c'est-à-dire à devenir une technique d'asservissement des esprits.

LES FICELLES DU « GUIGNOL »

La liberté d'allure de l'enseignement secondaire est admise, car c'est là que se forment les futurs dirigeants. Mais l'émancipation de l'école primaire coûterait cher à l'ordre social. Pour éviter toute erreur d'aiguillage on lui a donné une direction vigoureuse, qui maintient l'armature sociale bourgeoise, tout en donnant au peuple l'illusion d'une libération ; mais autant que ses rivales, l'école publique a soif de domination. C'est une escroquerie, un produit frelaté que la bourgeoisie offre au peuple, une machine truquée qui fonctionne à rebours. Le prolétariat lui confie ses enfants pour en faire des hommes. Par son organisation, ses programmes et ses méthodes d'enseignement, elle fabrique des gobe-mouches et des valets. L'école primaire est avant tout un atelier national, une école professionnelle qui prépare au rôle de producteur et de citoyen. Elle forme sous le couvert d'intentions généreuses, la classe des dirigés.

LE LAMINOIR

C'est à l'âge de 6 ans que la réquisition a lieu et que le façonnement commence. Cette discipline collective « physique, intellectuelle et morale » constitue un passage au laminoir d'où les enfants sortent juste au moment de se ranger à leur place de producteurs dans le prolétariat, de bon citoyen dans l'Etat bourgeois.

Il faut que « chaque enfant de France, fût-il né dans une humble chaumière, puisse avoir la carrière pour laquelle il est né » dit M. Jean Zay. Mirage de la démocratie. Le projet de coordination des divers degrés de l'enseignement est insuffisant pour rétablir l'équilibre entre les destinées d'un petit bourgeois et d'un enfant du peuple. Sur le plan idéologique nous réprouvons le système de couloirs grâce auquel les plus humbles peuvent accéder aux étages supérieurs de l'édifice universitaire. Le peuple doit refuser d'entrer par la porte de service ; l'esprit démocratique ne règne pas là où l'égalité ne s'établit pas dès le point de départ. D'ailleurs le baccalauréat reste pratiquement la seule porte d'entrée aux situations dites « élevées ». A moins de se faire une carrière dans l'Administration, c'est-à-dire de devenir le serviteur de l'Etat, de renier sa propre classe pour devenir un faux bourgeois, on ne peut s'évader de l'enseignement primaire. Son organisation tient donc du traquenard.

D'ailleurs la vie de l'enfant pauvre est orientée par les législateurs. L'école populaire doit, à chaque enfant « apprendre de chaque matière ce

qu'il n'est pas permis d'ignorer » (Gréard, 1887), mais cette libéralité se double de prudence. Il faut aussi « donner au pays des travailleurs, des citoyens, des hommes qui, imbus de son idéal contribuent à accroître sa prospérité et sa grandeur », Léon Bérard, 1923. Jean Zay précise même la base morale de l'éducation du peuple : « Il faut apprendre et maintenir au petit enfant de France cette grande tradition française, cet honneur incroyable du travail qui était la fierté et la grandeur de la France, celle des bâtisseurs de cathédrales et de tous ceux qui, à travers l'histoire ont unifié notre patrimoine ».

Système déloyal, relevant plus de la politique que de l'éducation qui n'hésite pas à faire violence aux personnalités en germe pour les maintenir dans les cadres traditionnels du conformisme et du nationalisme bourgeois.

Deux techniques sont simultanément mises en œuvre pour ligoter les sujets corps et âme. Ce sont :

- a) l'avortement des intelligences ;
- b) l'enseignement du catéchisme laïque et républicain.

SOUS L'ÉTEIGNOIR

La gloire de l'école primaire à ses débuts fut de lutter contre l'ignorance massive du peuple. « Tout homme qui savait lire était alors sauvé » (Hugo). Mais aujourd'hui savoir lire n'a qu'une valeur de mécanisme comme la marche et le langage. Savoir lire n'est un moyen d'affranchissement que si l'on sait réfléchir. Or, l'école primaire abrutit au lieu d'assouplir l'esprit et d'en augmenter la puissance.

1° *La mystique du gavage*. — L'école primaire enseigne tout, car elle a la hantise de l'ignorance. Aussi établit-elle ses programmes en dehors des élèves, sans se demander si les notions présentent de l'intérêt pour l'enfant et son avenir. Le savoir est fixé d'avance, son contenu, véritablement encyclopédique, en détermine la qualité. Malgré sa bonne volonté d'alléger les études et de réduire l'effort de mémoire, l'enseignement primaire reste superficiel.

Les éducateurs essaient bien de présenter la Littérature, l'Histoire comme des réalités vivantes, mais pour aller vite et pour simplifier, ils sont obligés de présenter les choses sous une forme didactique qui les fige dans la perfection. Au lieu d'admettre les tâtonnements, les recherches, l'école primaire croit gagner du temps en systématisant son enseignement, en présentant les phénomènes non dans leur évolution, mais sous leur forme définitive. L'esprit des élèves se fausse ; ils remplacent l'effort de compréhension par des mots, ils abritent le vide et la paresse de l'esprit derrière un rempart de formules.

D'où formation de demi-savants, de pédants, d'une classe demi-cultivée, prête à se faire rouler avec enthousiasme par la phraséologie politicienne.

2° *Travail factice*. — L'enseignement primaire est coupé du monde vivant. Milieu artificiel suffisant pour faire vivre une collectivité d'intelligences, mais trop pauvre pour alimenter des personnalités.

Malgré l'emploi de méthodes attrayantes, l'enseignement reste dogmatique, intellectuel, verbal. Pratiquement les expériences, les manipulations d'objets ne sont pas réalisables par les élèves eux-mêmes, l'agencement des écoles ne se prêtant pas aux allées et venues qui seraient nécessaires. Les visites, promenades éducatives, soulèvent des difficultés pratiques qui ne trouvent solution que pour des cas particuliers et rares. L'école reste en dehors de la civilisation générale. L'observation du mi-

lieu environnant, de l'économie régionale devrait servir de base à l'enseignement. La culture générale de l'esprit n'y perdrait rien et l'intérêt qu'apporteraient les élèves à leur travail serait un garant de son efficacité. L'enseignement ainsi sauvé de sa banalité gagnerait en précision. Les défauts de la centralisation se font sentir jusque dans le système scolaire qui devrait élaborer ses programmes en rapport avec ce qu'on a appelé le « génie du lieu ».

Les enfants sentent bien que l'école est un monde factice ; ils oscillent entre deux milieux distincts, l'école et la famille, le second laissant une empreinte bien plus profonde que le premier, car il sonne plus vrai au cœur des gosses. Il n'est pas question d'introduire l'apprentissage professionnel à l'école ; mais il faudrait au moins que les élèves *produisent* quelque chose. Les expériences d'activité libre, individuelle devraient recevoir une consécration officielle. Travaux manuels, dessins, essais littéraires exécutés spontanément et sincèrement sont plus éducatifs que les devoirs de série en temps limité. On parle beaucoup des « techniques d'expression libre ». Elles devraient être largement mises à contribution pour découvrir les aptitudes et les goûts des enfants. Mais les autorités pédagogiques préfèrent les emplois du temps précis, bien que leur découpage en quarts d'heures brise le rythme de la vie mentale, coupe l'intérêt, astreigne à une gymnastique intellectuelle qui émiette les connaissances et cloisonne l'esprit.

Au lieu de tant écrire, de tant compter, il vaudrait mieux établir des travaux en groupes, où les écoliers prendraient conscience de ce qu'est une activité communautaire et s'éveilleraient au sens social. En résumé, l'enseignement primaire vit sur un paradoxe. Il existe une contradiction intime entre son but, former des citoyens libres et les moyens dont disposent les maîtres. Il vit aussi sur un mensonge. Les exhortations officielles ne peuvent dégager l'enseignement des méthodes traditionnelles liées au joug de la bureaucratie et du passé. Seuls l'habileté et le courage des éducateurs pourraient faire des élèves autre chose que de petits singes savants.

L'éducation populaire est donc remplie de malfaçons. Elle se cantonne dans une médiocrité à mi-chemin entre la culture et le monde du travail.

L'IDOLE

L'enseignement primaire consacre l'enfant à un faux dieu, la République laïque et démocratique, en qualité de serviteur. Les « bons principes » pénètrent toute l'éducation du peuple.

A partir du cours moyen, les éléments de la langue française, l'histoire, la géographie doivent être groupés autour de deux idées, celle de la France, celle du travail. Au cours supérieur, il faut arriver à « une systématisation logique des notions morales et scientifiques ». On laisse entrevoir aux enfants des civilisations différentes de la nôtre, dans le temps et l'espace, mais « la place de la France dans le monde est assez grande, son rôle assez noble pour qu'un enseignement soucieux de vérité jusqu'à l'intransigeance favorise l'éclosion et l'épanouissement du sentiment patriotique. Et tel doit être le but de l'enseignement historique et géographique à l'école primaire ». (Instr. ministérielle, 1923.)

La science qu'on enseigne à l'école primaire est donc présentée sous un jour tel qu'elle n'est plus tout à fait objective. Elle cherche à exalter le drapeau, la patrie, le travail. L'Etat devient véritablement l'objet d'un culte. Insistons sur ce fait que c'est un souci politique qui a amené les législateurs à introduire l'enseignement moral dans les écoles primaires.

On enseigne au peuple sa morale, il ne sera donc pas libre de la découvrir ; c'est du cléricanisme à rebours. L'Etat se donne pour mission de « faire passer dans la pratique quotidienne les notions essentielles de moralité humaine, d'en tirer ce qu'elles contiennent de plus précieux au point de vue social ». Morale bourgeoise bien entendu, basée sur la propriété, la justice sous sa forme actuelle.

L'Etat se vante également de sa neutralité. Neutralité unilatérale d'abord, puisque la franc-maçonnerie joue un grand rôle dans la direction de l'école ; puisque le radicalisme est une politique de lutte anti-religieuse. Neutralité relative ensuite, puisque les gouvernements de Front populaire eux-mêmes ont suivi une étrange politique d'apaisement religieux ; il en résulte que l'école laïque est sérieusement menacée dans quelques départements, dans l'Ouest surtout ; le gouvernement ne semble pas non plus très pressé d'établir le régime commun en Alsace-Lorraine. Cela fait douter de sa bonne foi, lorsqu'il exprime son désir d'affranchir les esprits de toutes les superstitions.

L'Ecole a sa mystique ; son catéchisme, c'est l'instruction civique. Les enfants, apprennent les « droits et les devoirs du citoyen, l'obligation scolaire, l'obligation militaire, l'obligation fiscale, les services publics, les rouages essentiels de la vie nationale ». C'est l'intoxication dès l'enfance.

CONCLUSIONS

Voilà dans son ensemble et sous son apparence officielle, le système qui étend sur les enfants du peuple les rets de la bourgeoisie.

Faillite au point de vue purement éducatif puisqu'elle n'habitue pas plus l'enfant à se servir de sa raison et de ses muscles, qu'elle ne prend guère soin de fortifier en lui la santé, l'initiative, la clairvoyance et le courage dont tous auront besoin. Etablie pour maintenir les prérogatives de la bourgeoisie elle n'a d'efficacité un peu certaine, a-t-on dit, que « pour favoriser la domination des charlatans ».

On peut dire qu'elle n'éveille les personnalités que dans la mesure où les instituteurs font une œuvre clandestine de sabotage.

Il est donc urgent que le peuple arrive à soustraire au moins ses enfants à la domination bourgeoise. Il lui faut une école sincère qui accepte l'imprévu dans l'œuvre d'éducation, c'est-à-dire qui travaille sans arrière-pensée à développer des personnalités libres et fortes. Il lui faut une école qui trempe dans la vie, qui définisse sa culture par rapport au peuple. Le nombre se développerait alors de ceux pour qui l'idée de progrès humain s'allierait à la nécessité d'une Révolution. Ces hommes, mieux équipés et plus conscients, seraient les constructeurs d'une société nouvelle.

Ch. CARLIER.

“ REVISION ” vous intéresse ?

ABONNEZ-VOUS !

Le Sacrifice d'Abraham

Quand on ne pense pas comme tout le monde, dans notre siècle de liberté, avant de toucher une plume il est bon de prendre certaines précautions.

A un article de bonne foi il est tout indiqué de mettre un « chapeau », ne serait-ce que pour prévenir qu'on ne tirera pas le sien devant les puissances de l'habitude et du bon goût.

Il est aussi poli de s'excuser de n'être pas tout à fait un salaud.

Il est bon également de prévoir certains commentaires pour ne pas perdre son temps à y répondre.

Ces précautions prises, on peut marcher.

**

Donc :

1° Nous refuserons de châtrer une idée sous prétexte que son énonciation coïncide avec l'intérêt d'Hitler ;

2° Nous n'écrivons pas pour chatouiller au bon endroit les petits copains. Nous ne dirons pas d'un colonisateur stalinien qu'il est un colonisateur sans ajouter qu'un colonisateur franc-maçon n'est pas un petit saint ;

3° Nous ne dirons pas d'un abruti qu'il est irresponsable de son abrutissement. Nous ne lui cracherons pas dessus pour cela ;

4° Nous comprenons parfaitement qu'il est plus facile à un crétin de voir un flic dans son voisin qu'une idée fausse dans sa propre cervelle ;

5° Nous nous efforcérons, dans notre conduite personnelle, de prendre une position en moins de temps qu'il n'en faut à un honnête homme pour devenir un salaud. C'est-à-dire que nous changerons souvent ;

6° Nous n'avons rien dans les poches, nous n'avons rien dans les mains. Nous n'apportons pas de solution.

**

Qu'est-ce que le fainéant ? Le fainéant est l'expression de l'inhumanité, du monde sans espoir où rien ne pousse. Le fainéant est le père du menteur et de l'abruti, c'est-à-dire le pourquoi et le comment de toute la politique du monde.

Les siècles religieux sont des siècles de fainéants. La fainéantise s'engraisse de la ponte des miracles.

Notre siècle nous vaut une ponte miraculeuse, mûrie dans une couvée de sang.

Aujourd'hui, en 1938, le monde est partagé en deux camps, tous deux issus des fainéants : dans un ce sont les fripouilles qui parlent et dans l'autre les abrutis.

La démocratie puante qui règne encore sur le monde est un régime de fainéantes fripouilles. Le système est à son déclin.

On comprend d'ailleurs très bien que l'ingénu, à qui l'on impose l'éreintement intellectuel d'un passage à l'isoloir ou d'une cabriole de congrès sans l'y avoir jamais préparé, doit éprouver assez peu de gloire à découvrir les pièces ulcérées de sa mécanique cérébrale. Quoi d'étonnant alors qu'un visionnaire épileptique qui éreinte les micros et bouscule les frontières fasse lever ces têtes et briller ces intelligences fatiguées du reflet d'un discours lumineux comme un cirage de bottes.

L'abruti a reconnu la ganache sonore et tout se confond dans la même religion du fainéant.

Le démocrate qui réclame un droit sans y accoler un devoir immédiat pour l'esprit est un abruti intégral ou une féroce crapule.

Il est aisé de prendre un droit : il suffit d'une corde, d'une torche ou d'un fusil. Il est difficile de le conserver, car il faut alors, avec la dignité de l'usage, l'effort constant de l'esprit.

Les démocrates de tout poil, y compris les révolutionnaires, conçoivent la liberté comme un droit du fainéant alors qu'elle est le dernier mot et comme la récompense du courage.

Nul ne mettrait une bombe dans la main d'un aveugle ou sa vie entre les bras d'un lâche, et pourtant tout le monde réclame la liberté pour cet aveugle volontaire et ce lâche qui s'appelle le fainéant.

Pour ma part, si je nourrissais assez de mépris de mon semblable pour réclamer des réformes dans les iniquités à cause de sa paresse et non la dignité parce qu'il est un homme, je demanderais que ces friandises de la politique lui soient administrées, non pas au nom de la liberté, comme on dit dans les meetings, mais au titre de sa chiennerie, à l'ombre d'une trique, d'une crosse ou d'un sabre.

*
**

Ce n'est pas le blé qui manque sur la terre, mais la justice qui devrait présider à sa répartition. Le mensonge est plus préjudiciable aux hommes que le feu et la grêle. Il couvre tout d'une apparente facilité, comme le ronron d'un chat qui s'étire en un baillement prolongé et qui prélude au miaulement de la brute sournoise.

Le socialisme a énormément compté sur ce pain qu'on sème au paradis du fainéant. Mais le pain a pourri en germe et le fainéant est resté.

A partir de ce moment, il ne faut plus s'étonner de rien. L'habitude qu'a prise le monde de bâiller après la joie, la pensée et le mensonge faciles a procréé tout naturellement ce roucouleur de faribdes dorées qui de Napoléon à Hitler, sous le nom d'empereur, de conducteur, de dictateur, aide le peuple à digérer les grosses fadaïses dans son petit estomac fatigué.

La fainéantise de l'esprit a même pris, pour la satisfaction de l'orgueil que tout homme secrète, l'apparence de l'héroïque et du difficile, comme s'il était difficile et héroïque de puer du pied dans une botte, ou de bouffer à la gamelle, ou d'appeler la saignée, à cris stridents, comme un cochon.

La pensée socialiste — si elle se veut vraiment socialiste et admise à l'épouillement des congrès — doit être assez sommaire pour se contenter d'un « *Blum au pouvoir !* » et assez casuistique pour marquer la différence entre Dormoy et un assassin d'ouvriers.

Cette pédagogie nous vaudra une belle génération de sacrifiés qui se feront étripailler pour Dieu contre le Diable. Dieu étant quelque Négrin, Blum ou Herriot qui convertiront notre peau toute neuve en maroquins ministériels utilisables et adorables à perpétuité.

Les ténèbres du moyen-âge étaient un brouillard léger.

*
**

Nous venions au monde quand le socialisme des combinards est devenu le socialisme des charognards. Nous savons que tout cela est pourri. Ça pue encore et l'on a fait tout pour cela.

Et maintenant c'est à nous qu'on demanderait de lever le petit doigt pour cette charogne, de crever pour cette charogne qui veut continuer d'empester le monde sous la forme que lui ont donnée les grands ancêtres. On enterre les cadavres, on ne les ratatine pas pour les faire rentrer dans le ventre maternel.

Thorez, Blum, Daladier au pouvoir ! Ils sont propres ces fils de Babeuf et de Danton ! Autant tirer un pharaon du sarcophage pour l'asseoir sur le trône de ses aïeux.

*

Le révolutionnaire travaille sur une vie limitée par la peau de l'homme et non sur une destinée corsetée par les slogans. Ou du moins travaillerait si la révolution n'était pas quelque chose comme une grosse moustache qu'on met pour effrayer les enfants.

Dans la société révolutionnaire dont les prémisses staliniennes et blumistes nous laissent deviner les fruits, l'homme serait le commentaire permanent d'une crétinerie uniforme administrée par slogans. Le slogan est quelque chose comme le coup de trique de la pensée et la peau de l'homme assouplie par l'habitude du martinet deviendra propre à tous les usages, depuis l'absorption des hautes pensées des inquisiteurs de la doctrine jusqu'au nettoyage des bottes des futurs « saigneurs » d'ouvriers.

Cela n'est pas si loin. Cela approche à grands pas. Qu'il fera bon vivre ! Les beloteurs révolutionnaires s'assembleront en soviets et les jeunes filles de France coïteront à l'ombre de Lénine comme sous la croix du bon Dieu.

*

L'homme est ce qu'il est, nous n'en connaissons que l'apparence. Mais les camarades ne sont pas tout de même aussi idiots que le laisseraient croire les magazines et les résolutions de congrès. On a beau prendre une tête d'abruti, prononcer des paroles d'abruti, se conduire publiquement comme une balayure de comité, bâiller devant M. Blum, hurler devant Thorez ou coïter devant Sébastien Faure, on a quand même quelque chose, qui vous cavale dans la cervelle, qui vous fout mal à la tête et qui vous empêche de dormir. Un petit truc qui vous fait un autre jour bâiller, hurler et coïter à la fois devant quelque Hitler de rencontre, preuve qu'on a tout de même du goût aux expériences et que tout n'est pas perdu puisqu'on sait varier le morceau.

Je n'ai aucune raison de ménager les personnes n'ayant pas atteint l'âge de briguer de la dignité humaine un fauteuil de conseiller municipal. Mais je n'ai nul mépris pour les camarades avec qui je travaille, mange et souffre. Je ne leur reproche que de pousser la fainéantise de pensée jusqu'à la mutilation volontaire. Inutile de leur dire cela lorsqu'ils votent ou congressent. Autant leur commenter Platon pendant leurs ébats amoureux. Ils auraient peur d'être des lâches s'ils ne gueulaient plus qu'ils veulent mourir pour leur Bon Dieu. Et ils mourront en effet pour qu'on ne dise pas qu'ils sont des fainéants.

Un homme qui perd son temps à ne rien faire est un fainéant. Mais qu'est donc un homme qui perd sa vie pour ne rien faire ? Un prolétaire conscient ne donnerait pas pour rien cinq minutes de sa journée à son patron. Et il donnerait d'un coup toute sa vie à quelque Bon Dieu républicain ?

Une vie est une vie et si l'homme n'est pas une brute il doit rayer carrément cette puante morale de sacrifié.

*
**

Nous mettons toute notre confiance de l'homme dans sa qualité de producteur, dans sa fonction productrice. Cela ne veut pas dire qu'il ne soit pas haïssable lorsqu'il épouse la sous-fonction d'essuie-bottes de son secrétaire syndical.

Il y a un ouvriérisme imbécile qui prend l'abrutissement pour de l'honneur et la souffrance pour le critère du droit. Notre idéal révolutionnaire est celui des forts qu'on fouette. Ce n'est pas celui des flagellés qui aiment la force comme le pou aime le sang frais.

L'homme crée pour s'affirmer et non pas seulement pour bouffer. Voilà qui échappe un peu aux mystiques de la digestion. Par producteurs nous entendons les hommes, non les limaces. Un producteur c'est un consommateur, plus une conscience. Si vous retirez la conscience il reste un estomac, un mégot et une casquette. Ça n'est plus un producteur, c'est un mannequin pour les riches.

Le producteur, c'est essentiellement le conquérant. C'est l'antithèse du fainéant. C'est l'homme en qui nous plaçons notre croyance parce qu'il peut seul redresser un monde qui roule dans les paresseuses de toutes sortes, du cœur, de la conscience, de l'esprit.

*
**

Si les camarades ne sont pas toujours des petits saints Jean laborieux, que dire des escarpes et des Machiavels de carrefour qui se sont imposés pour les chefs ? Peut-on trouver quelque chose de plus stupide qu'un cheffailon de parti ou qu'un secrétaire syndical ?

La géniture politique de Lénine a envahi la moindre organisation ouvrière, et il suffit d'embrigader dans une clique quinze sous-Lénine illettrés pour avoir le droit de parler au nom des masses, avec une assurance de pitre.

Savez-vous que le jour où la révolution sera faite cette vermine sera deux ou trois fois plus nombreuse que les curés avec le pouvoir de vous confesser à coups de trique et de vous faire avaler l'hostie bolchevique, par la nuque, en petites pillules d'acier.

Et vous voulez faire la révolution avec ces gens-là ? Et pourquoi faire la révolution ? On saigne bien n'importe qui au coin d'une rue avec un couteau sale. Est-ce cela que vous voulez ? Mais songez qu'après c'est avec le même surin qu'il vous faudra découper le gâteau.

On a pris l'habitude, chez nous, quand on prononce le mot « Révolution » de dire *Amen* et d'enlever son chapeau.

Si vous cherchez l'adoration, allez dans les champs, pliez vos genoux et priez. Si vous cherchez l'acte qui fouette la chair nagez, courez, boxez. Mais ne parlez plus de la Révolution. C'est un sport trop compliqué qui n'est pas fait pour les fainéants et les excités et qui n'a aucun rapport avec le plaisir grec que nous offrent les Socrates fatigués des partis et du syndicalisme français.

*
**

Lorsque le socialisme entre en place, lorsqu'il prend son tabouret au conseil des riches à l'occasion de quelque canonade d'ouvriers, il ne

manque pas de jeter sur le marché diplomatique une vermine plus vorace que n'en recélérent jamais les jésuitières de la bourgeoisie. Il leur pousse des galons aussi vite que les champignons sur l'engrais.

Les fabricants d'enthousiasme révolutionnaire peuvent se chamarrer d'infâmie jusqu'au trognon et s'y planter des cocardes, si la légende dit « ni Dieu, ni Maître » il n'y a plus qu'à s'incliner sous peine de passer pour un goujat, un lâche ou un salaud.

Le premier soin des chefs démocrates au pouvoir, c'est de pendre les petits copains qui les emmerdent, mais c'est aux arbres de la liberté.

Il faut voir avec quel soin ils prennent le ton des maîtres dont ils nettoyaient hier les écuries. Après huit jours de révolution victorieuse, les plus crasseux se peigneront et sentiront la poudre, celle dont on fait les morts.

Le pouvoir est comme un coup de couteau dans la conscience. La tradition des chefs est la même que celle du cadavre : c'est d'empester le monde avec une inconscience cynique. Il y a pourtant des exceptions : autant pour les chefs que pour les cadavres.

**

Le premier crétin venu vous dira qu'on ne peut pas se passer de chefs. On ne se passe pas non plus de peste au pays de la crasse et du soleil. On ne peut se passer de chefs parce qu'on est des gorêts et des fainéants.

La masse sait une fois pour toutes qu'elle est abjecte. On lui affirme sa noblesse lorsqu'on l'étripe, afin que ses cris de souffrance passent pour des hurlements de joie. Mais elle doit comprendre qu'elle est abjecte. Elle doit s'accommoder de l'abjection.

Or, la masse abjecte n'est pas autre chose que la représentation politique du fainéant. Si les staliniens plantent tant de drapeaux aux réformistes dans les congrès syndicaux, c'est que tout y est si bien préparé que le gros fainéant trouverait criminel de déranger une pareille construction. Et les petits fainéants que sont les réformistes n'en peuvent jamais démolir tout à fait la moitié.

Quant au minoritaire impénitent, planté sur l'édifice il peut claironner à l'aise son « Révolution » qui est le « Cocorico » des sacrifiés. Il est tout de même un fainéant qui croit encore que la masse est abjecte et qui finalement, tire ses pattes ou tire ses plans.

**

Car le petit nombre, ô saint Sébastien, c'est encore un petit nombre de menteurs et de fainéants.

Je crois, je suis sûr qu'un groupe, si minime soit-il, qui dans des siècles noirs comme le nôtre conserverait la maîtrise de ses idées et le courage de leur énonciation publique serait plus important pour le monde que l'énorme fleuve de mensonges qui entraîne au fil des jours la masse des criminels, des fainéants, des brutes et des sacrifiés.

Mais le petit nombre possède tout ce qu'il faut pour être demain le grand nombre. Et quand l'horloge sonnera la fin de la peste et du bourreau, il y aura une place toute fraîche pour le choléra des sacrifiés.

Il n'y a rien à espérer et il faut en prendre son parti. On n'a même plus le droit de chercher la vérité à vingt ans, parce que la recherche éparpille et que les godillots et les adjudants révolutionnaires peuvent

avoir besoin de nos viandes et de nos consciences toutes prêtes. La première brute à barbe vous le dira en vous appelant polisson et en vous tirant les oreilles.

*
**

Un minoritaire qui est minoritaire parce qu'une bande de carnavales l'ont dégommé ou le dégommeront d'un fauteuil politique ou syndical et qui porte imprimé au derrière la marque visible de son congédiement a beau crachoter sur l'adversaire, on ne le prendra pas au sérieux.

Au sens que quelques estropiés des oppositions ouvrières donnent au mot minorité, un pou serait minorité du saligaud qu'il est visiblement trop heureux d'accoler et de sucer.

Les géniteurs de *Syndicats*, par exemple, qui appartiennent à la plus grande punaiserie du monde depuis la Congrégation peuvent tortiller rageusement leurs petits derrières de Brutus du syndicalisme indépendant. Ils ne nous feront pas croire qu'ils sont libres autrement qu'une certaine prostitution est libre, ni que la lutte de tendances dépasse les limites de quelque compétition d'affaire avec la grande tôle de Moscou.

Quand un fils de famille a jeté sa gourme, couru les mauvais lieux, croqué la galette de l'héritage et qu'il est chassé de son milieu, il peut toujours se refaire une petite situation en affichant qu'il est libre. La noblesse panée et avariée se maintient depuis des années par l'étalage d'un mépris sanglant du parvenu. Le nouveau riche leur jette de temps en temps un os à ronger et une fille à marier et l'affaire est entendue.

On ne dupe guère de monde à s'intituler un beau jour vertueux. A part quelques vingtaines de crétins qui croient aux miracles et deux ou trois mille malheureux qui pignoquent au hasard dans les tendances, comme ils lisent *Le Jour* et *l'Humanité* pour s'affirmer une bonne fois leur indépendance d'esprit.

*
**

Evidemment, on ne peut pas exiger qu'un révolutionnaire prenne à l'égard du pape de la C. G. T. la même liberté d'expression qu'un royaliste à l'égard du pape des chrétiens.

Pour des hommes qui placent le culte de la charogne patriotique au-dessus de toute passion, Monsieur Jouhaux est un monument. Un monument aux quinze cents mille morts dont honnêtement il avait charge de quelques-uns.

Et personne, dans cette minorité de paillassons pour lui réclamer la cravate d'honneur, la cravate de chanvre des criminels et des saligauds. A peser certaines destinées, il vous prend parfois aux doigts des chatouillements d'assassin.

Bien sûr, nous sommes des rationalistes, nous devons traiter les hommes par la raison.

Eh bien, si je découvrais un jour que la raison est une indulgence de crapule, j'enfermerais cette saleté dans une paire de bottes, et devant quelque philosophe de boucherie je défilerais toute ma vie au pas de canard, avec des braiments du gosier.

L'outrage à mensonges qui préside aux destinées confédérales est l'image fidèle de l'indépendance telle que la conçoivent les Napoléons à tabliers de cette puante baraque qu'on appelait naguère la « vieille maison » et qui, depuis 1914 ressemble autant à une confédération ouvrière qu'une porcherie à la maison du Bon Dieu.

La bête cynique a encore des mouvements de vieille coquette, et lorsqu'une bande de déguisés viennent lui chanter aux oreilles, il se trouve dans les minorités ouvrières assez de crétins pour espérer que ça aurait l'honneur de se rebiffer autrement qu'en étalant son derrière.

**

Nous avons fait honnêtement l'expérience de l'unité. Nous avons plié notre esprit à la mathématique du nombre. Nous pensions féconder le socialisme par l'accolement de nos fatigues à nos dégoûts. Nous avons fait mariage blanc. A une bourrique mauvaise nous avons uni un gorét.

Maintenant, ce n'est pas la peine de pleurer. Mais ce n'est pas non plus la peine de continuer le mensonge. Il est temps de faire notre *mea culpa* d'imbéciles et de fainéants.

Nous n'éprouvons plus de mépris ni de dégoût, mais seulement l'atroce colère de courber notre front de jeunes bêtes ambitieuses devant la ganache placide et le calculateur sanglant. Nous sommes coupables d'avoir à peine vingt ans ou de les avoir de bien peu dépassés. Il paraît que la saloperie vient avec l'âge. Il paraît aussi que nous sommes, nous, en quelque sorte des tardifs, des arriérés.

C'est possible. Nous différerons d'autant les honneurs d'un conseil municipal ou d'une délégation malodorante et l'on s'écartera un peu lorsque surgiront parmi tant de fronts lumineux — ô Staline ! — nos sales caboches de prussiens.

Qui donc oserait encore assimiler à l'unité ouvrière cette régalaide de pourceaux à laquelle se livrent les effrayantes crapules qui seront demain conseillers ou ministres et qui trafiqueront avec les galonnés du même tonneau, à tant de ristourne par cadavre.

On la connaît, maintenant, votre unité du vinaigre avec les cornichons. C'est une parade qui a sa tête à la Bastille, avec Jouhaux et Frachon, et les pieds — les pieds tous nus et tous sales — dans les barbelés.

**

Toutefois les saligauds peuvent dormir tranquilles. *Révision* tire à mille exemplaires et a quatre-vingts abonnés.

Luc DAURAT.

Le Mouvement Social

CERCLE SYNDICALISTE « LUTTE DE CLASSES »

Le Cercle syndicaliste, constitué l'année passée par d'anciens oppositionnels et des minoritaires en activité, s'est heureusement et rapidement débarrassé du funeste esprit attaché à ces qualités : purisme, démagogie, pleurnicheries philosophiques, etc...

Le manifeste initial est pourtant une très mauvaise chose, dans la pire tradition « bolchevique ». Le redressement s'est opéré, depuis, par l'examen lucide des événements, et suivant un réalisme heureux, qui n'a rien de commun avec la fripouillerie puante que les camarillas révolutionnaires entendent d'habitude par ce mot. Son organe, le *Réveil Syn-*

dicaliste, qui n'est pas sans inquiéter parfois stalinien et réformistes, a su prendre et maintenir cette position délicate de dire ses quatre vérités à l'équipe de Moscou sans froter les jambes des Jouhaux et des Belin.

L'organisation débile de toute minorité qui repousse les béquilles du voisin, et pour qui l'argent a de l'odeur s'il sort de quelques pattes sales, n'a pas permis au Cercle de tenter toutes ses chances dans les derniers événements.

La politique de paix sociale pratiquée par les grandes organisations est doublée d'une fatigue collective des organisés. C'est dire qu'un travail honnête, non démagogique, et qui vise à un résultat, est rendu difficile par les événements eux-mêmes, sans parler de l'esprit épouvantable qui règne maintenant dans les organisations.

Si le « Cercle » se maintient dans le courant actuel, nul doute qu'il ne soit appelé à jouer un rôle dans les événements futurs, à condition qu'il puisse atteindre un minimum de mûrissement politique en formant au plus vite, et dans le meilleur esprit, les cadres indispensables à la révolution syndicale. Là comme ailleurs, le temps sera le principal arbitre.

Pour finir, une précision qu'il n'est pas inutile de donner, bien que cela ne soit pas dans les règles de la « diplomatie » révolutionnaire. La C.G.T. marche à la scission. L'avenir du Cercle se décidera dans la période qui précédera immédiatement cette scission, dont on peut souhaiter, en fin de compte, qu'elle se fasse dans son esprit et sous ses auspices.

L. D.

Quelques livres

L'U.R.S.S. TELLE QU'ELLE EST : Yvon.
-- Préface d'André Gide. (1 vol., Editions N.R.F., Gallimard.)

Le camarade Yvon nous est déjà connu par « Ce qu'est devenue la Révolution russe », brochure où il décrit la misère de l'ouvrier en U.R.S.S. (logement, nourriture, travail), et où il montre son nouvel esclavage. La disparition du capitalisme, loin de le libérer, a permis l'édification d'une façade, la Constitution soviétique, derrière laquelle le Parti, construction pyramidale dominée par Staline, institue un régime de dictature. Parallèlement à la hiérarchie bureaucratique, apparaissent de nouvelles « couches sociales », véritables classes, que différencie, non plus la naissance, mais le rôle dans l'économie, les fonctions les plus élevées appartenant à des membres du Parti.

Le nouvel ouvrage d'Yvon : « L'U.R.S.S. telle qu'elle est », tout en gardant l'intérêt et la valeur d'un témoignage, étudie le fait russe avec plus d'ampleur. Il y est considéré sous l'angle historique et sociologique.

Yvon montre que le régime actuel en U.R.S.S. est une phase nécessaire de l'évolution du parti bolcheviste. Dans la mesure où ils sont tributaires de l'idéologie

marxiste, les bolcheviks admettent que l'homme n'est que le produit des circonstances économiques. Ils sont donc logiques et conséquents envers leurs conceptions lorsqu'ils exaltent le Plan et le Parti, moyens visant à établir une structure économique supérieure. Tant pis si ce but implique un régime oppressif, l'enrégimentement des travailleurs, et même « le sacrifice d'une ou plusieurs générations ».

Le problème se pose donc de la valeur d'un système qui sacrifie le facteur humain. Il apparaît criminel si, simple marchepied du socialisme, il se fait passer pour le socialisme lui-même. Enfin, peut-être, compromet-il l'avènement du socialisme véritable, puisqu'il risque de se figer dans un nouvel ordre national, économiquement viable.

S. D.

« TEORIA DELLA INSURREZIONE » :
Emilio Lussu (Ed. Giustizia e Libertà), 21, rue du Val-de-Grâce, Paris-5e. -- 1 vol., 12 francs.)

Emilio Lussu fut député républicain sarde avant le fascisme, aujourd'hui en émigration. Sa défense personnelle contre les milices fascistes, son évvasion des îles, sa participation à la guerre civile espagnole démontrèrent que, sur le plan

de l'action, il était autre chose qu'un conseiller et un palabreur.

Son livre « **Théorie de l'Insurrection** » analyse les différentes tentatives insurrectionnelles : Russie 17, Hambourg, Reval, Asturies, etc. ; les doctrines de l'insurrection : Blanqui, Lénine ; les différents éléments qui interviennent dans le déclenchement du mouvement et qui conditionnent ses chances de succès ou de défaites : poussée révolutionnaire, petite bourgeoisie, le nombre, l'organisation, et aussi s'arrête sur les questions techniques : objectifs militaires, batailles de rues.

Le seul reproche qui puisse être fait à son ouvrage est celui de ne s'occuper que des mouvements « classiques » et les mieux étudiés. Il semble que son travail eût gagné à s'intéresser aux méthodes des partisans russes de la guerre civile (Makhno, Tchapaïev, Tarapitsine), qui, pour ne pas rentrer dans les limites de l'insurrection proprement dite -- préparation et déclenchement -- n'en ont pas moins apporté quelques notions nouvelles, dont les révolutionnaires d'aujourd'hui pourraient s'inspirer.

Le livre paru en 1936 ne parle évidemment pas des événements de juillet en Espagne. Espérons que Lussu nous donnera sous peu un nouvel ouvrage analysant les expériences des combattants ibériques.

GUERRE DE CLASSES : C. Berneri. —

Une brochure : 2 fr. (Les Cahiers de Terre libre, Nîmes.)

Une biographie de Berneri, due à la militante Luce Fabbri, précède les articles principaux parus dans l'organe des anarchistes italiens « *Guerra di Classe* ».

La biographie est vivante, intelligente, complète dans sa brièveté.

Les articles, écrits de juillet 36 à mai 37, sont toujours d'une cruelle actualité.

Modestement, mais nettement, Berneri embrasse les problèmes d'ensemble, fouille les questions délicates. Rien de l'intellectuel vaseux : des solutions précises, des propositions pratiques.

Dans l'immense fouillis d'articles et d'études publiés en Espagne durant les mois de guerre civile, tous empreints de confusion, pleins de sous-entendus incompréhensibles, marqués de fausse diplomatie, les papiers de Berneri parlent franchement, clairement.

Lucidité et bon sens, deux qualités qui ont manqué aux révolutionnaires espagnols, apparaissent à toutes lignes des articles.

Il fallait cette brochure pour se rappeler qu'il n'y eut pas, en Espagne, seulement des traîtres et des imbéciles.

PENSIERI E BATTAGLIE : C. Berneri.

(1 vol., 12 francs, chez J. Caleffi, 20, rue de Terre-Neuve, Paris-20^e.)

Les amis de Berneri ont eu l'excellente idée de commencer l'édition de ses écrits par un volume rassemblant une série de lettres personnelles, des notes et quelques articles.

Ainsi présenté, Berneri apparaît tel qu'il fut : un homme dont la vie militante et la vie privée formaient un tout.

Bien des pages sont imprégnées de cette morale révolutionnaire que beaucoup se sont efforcés de définir sans succès.

La préface d'Emma Goldman aurait gagné à insister sur la force, la conviction qui se dégagent des documents publiés, de l'œuvre inachevée, à peine entamée, hélas ! de l'anarchiste italien -- bien que celui-ci fût physiquement faible, qu'il menât une vie d'illégal, fût emprisonné à maintes reprises, sans pouvoir bénéficier du repos de l'exil qui permit à tant de militants d'étudier et de mûrir leur œuvre.

Sa lettre ouverte à la Montsény, qui avec d'autres écrits clairvoyants, devait lui attirer la haine et les coups des autorités soviétiques, demeure un document essentiel pour l'étude des journées de Mai 37.

Tous ceux qui pensent que l'esprit révolutionnaire ne se limite pas aux thèses doctrinales et à un laborieux machiavélisme, liront le livre avec intérêt.

R.

LA PAROLE EST A LA DEFENSE : Petre

Bellu. (1 vol., 18 francs, chez Rieder). Trad. D.-A. Dospinesco.

La vie hallucinante d'un « fils de pute », que son origine marquera jusqu'à la fin. Une histoire de malheur, où toute aspiration vers l'existence heureuse, normale, est retenue par les mille saloperies quotidiennes. Le tout écrit sans fioritures, ni tournures distinguées.

La préface posthume de Panaït Istrati nous présente Bellu comme un vagabond, issu d'une famille de tuberculeux, et que la vie errante a permis de « faire évader dans le monde ».

Après avoir lu le livre de ce Roumain « qui a mal tourné », on se prend de pitié pour les lamentables tripotages intellectuels et mondains de nos romanciers nationaux.

R.

CAMILLO BERNERI

GUERRE DE CLASSE EN ESPAGNE



CAHIERS DE TERRE LIBRE

« LA LABORIEUSE », 10, rue Emile-Jamais - NIMES (Gard)

Prix : 2 Francs



SPAIN AND THE WORLD

*Bi-mensuel en anglais
consacré à la Révolution espagnole
et à la lutte contre le fascisme international*



ABONNEMENT :

Pour un an : 25 francs. — Six mois : 13 francs

Le numéro : 1 franc

REDACTION ET ADMINISTRATION

21 FRITH STREET
LONDON, W.1. Angleterre



Le Gérant : L. FEUILLADE
IMPRESSIONS MODERNES, 37, bould de Strasbourg, Paris.